

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 12

Artikel: Un retour d'inspection : [1ère partie]
Autor: Autier, Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES MÉTIERS DE SOUS-SOL

PÉNÉTRONS dans les sous-sols des Halles de Paris et voyons à l'œuvre, dans la nuit qui leur est nécessaire, les « mireurs d'œufs. »

En casquette de soie noire, vêtus du grand tablier bleu, ils sont assis par groupes de deux ou trois, près des caisses ouvertes où les œufs reposent sur des lits de paille. Une bougie supportée par un haut chandelier de fer ou par une baïonnette de vieux fusil, dont la pointe est plantée dans une caisse, éclaire chaque mireur.

Les œufs, pris par poignée de deux, sont présentés à la lumière par les deux mains à la fois et aussitôt placés, selon leur état, dans une caisse nouvelle ou dans un récipient réservé aux déchet.

Naturellement, lorsque les œufs sont de première fraîcheur, ce travail s'effectue très rapidement. On peut mirer un mille d'œufs en trois quarts d'heure.

Lorsqu'il y a des œufs gelés, tachés, cassés ou corrompus, et qu'il faut procéder à un classement par catégories nombreuses, le mireur perd beaucoup de temps. Les œufs « toqués » ou fendus sont également mis à part : mais ils comptent comme bons. Les tachés (et il s'en trouve beaucoup lorsqu'ils ont été exposés à l'humidité ou à la pluie au moment de l'emballage) perdent les deux tiers de leur valeur ; on les emploie à la confection des colifichets ou des échaudés, ainsi que les cassés dont les débris sont vendus au poids.

Un œuf taché se corrompt en deux ou trois jours pendant l'été, et au bout de quatre ou cinq en hiver. Corrompus, les œufs sont jetés, à l'exception des « pourris rouges », ainsi désignés parce que leur opacité n'est pas complète, qui servent à la fabrication du cirage.

On distingue encore une autre catégorie d'œufs ; ce sont ceux qui peuvent passer à travers la bague de plomb dont chaque mireur est pourvu ; ces petits œufs ne comptent que pour moitié.

La gelée coagule l'albumine de l'œuf, et à la clarté de la bougie, le mireur remarque un petit nuage opaque. Mais l'œuf ne perd pas pour autant de sa valeur. Ce n'est que lorsqu'il se fend que l'œuf gelé est relégué aux déchet ; il se vend alors à moitié prix.

La qualité de l'œuf se reconnaît à la grandeur du vide qui se forme à la plus grosse de ses extrémités. Si on examine à la lumière un œuf nouvellement pondue, on n'aperçoit aucun vide à l'intérieur, tandis que l'œuf, deux jours après

la ponte, laisse voir un vide qui s'agrandit à mesure que l'œuf vieillit. C'est ce qu'on appelle la couronne.

Lorsque la couronne s'est largement développée et que le contenu de l'œuf apparaît épais et trouble vers le centre, l'œuf est mauvais.

Ce vide, qui se produit dans l'œuf par suite de l'évaporation du liquide qu'il contient, la coquille étant très poreuse, diminue en d'assez fortes proportions le poids de l'œuf, ainsi que le démontre, mieux encore que le mirage, la simple expérience suivante qui a cours dans certaines cuisines.

On fait dissoudre dans de l'eau un huitième de son poids de sel ordinaire. On y plonge l'œuf ; s'il est du jour, il tombe au fond ; s'il a trois jours, il n'atteint pas tout à fait le fond ; s'il a plus de six jours, il flotte à la surface et la coque émerge d'autant plus de l'eau que l'œuf est éloigné de sa ponte.

Les mireurs des Halles sont rétribués à raison de 85 centimes le mille d'œufs examinés. Leur salaire, tous frais d'administration, de comptabilité et d'éclairage déduits, se chiffre à 3,000 francs par an.

Environ soixante d'entre eux vont chaque jour en ville, appelés qu'ils sont par des maisons de gros ou des débitants. Une trentaine sont constamment occupés dans les sous-sols des Halles.

Les joyusetés du langage. — Un monsieur est en voyage.

— Vous reste-t-il encore une chambre ? demande-t-il à un hôtelier.

— Oui, monsieur, au cinquième.

— Et l'on appelle cela « descendre à l'hôtel ».

Mélasse et faire-part. — Annonce cueillie dans un de nos journaux :

« Monsieur **, épiciier à **, vient de recevoir de la mélasse premier choix.

» Par la même occasion, il a la douleur d'annoncer à ses amis et connaissances la perte cruelle qu'il vient de faire en la personne de sa chère fille Denise.

» La mélasse se vend au prix de fr. 1,20 le kilo et l'enterrement aura lieu mercredi à 3 heures.

» L'occasion est exceptionnelle ; culte à 2 ½ heures.

» Au-dessus de 10 kilos, on porte à domicile. Il ne sera pas envoyé de faire-part.

» Prière de ne pas envoyer de fleurs. Escompte au comptant ».

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

Le pasteur H.-L. Dutoit a écrit les lignes suivantes en marge du registre des baptêmes de la paroisse de Combremont, à la fin de l'année 1816 :

« Ce n'est guère possible en finissant cette année de ne pas reporter un coup d'œil en arrière et de ne pas prier Dieu de nous faire la grâce de n'en plus envoyer de semblable, ayant été on ne plus malheureuse par l'extrême médiocrité de toutes les récoltes, l'excessive cherté de toutes les denrées et la misère qui en résulte pour tant d'individus de tous les quartiers. Les playes continuelles qui ont régné pendant presque toute la durée de cette dite année ont rendu très difficile la récolte des foin, qui a été chétive et de mauvaise qualité ; elle ont nui encore bien davantage à celle des graines, qui a été très médiocre et que l'on n'a pu ramasser que très mal secs. On était encore occupé à la moisson des avoines, quelques jours après la Saint-Martin, qu'on les débarrassait de dessous la neige pour les emporter.

Il a fallu à quelques particuliers trois gerbes de froment pour faire un quarteron, et d'autres quatre. La récolte des pommes de terre n'a pas été un dédommagement, une grande partie s'étant trouvées pourries dans la terre et n'ayant produit que la moitié de ce que l'on en espérait dans les bons terrains. Il est résulté de tout cela une cherté excessive et telle que l'on n'a rien vu de semblable dans le pays. Le froment s'est vendu 58 batz, mesure de Moudon, l'avoine 15 batz, les pommes de terre de 11 à 16. De là encore la grande quantité de pauvres et de familles réduites à la détresse. Le gouvernement a couscité huit cent mille francs, les communes et les particuliers près de sept cent mille, pour faire venir des graines étrangères. Il faut espérer que, quand elles seront arrivées, ces temps rigoureux s'amenderont. »

(Communiqué par M. Alfred Milliond.)

Le voisin à musique. — M. K. est un excellent et charmant homme, mais mélomane enragé. Il ne manque pas un concert, pas une représentation d'opéra.

Comme il sait par cœur tous les opéras, il ne se peut défendre de chanter, avec les acteurs, tous les airs de la pièce représentée.

C'est très désagréable pour l'entourage.

L'autre soir, on jouait « Mignon ». Il avait fredonné avec les artistes toutes les mélodies d'Amboise Thomas.

Au dernier acte, lorsque le ténor chante le

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

Un retour d'inspection.

PAR JOSEPH AUTIER

NAYEZ donc pas souci, grand'mère, je serai là pour midi au plus tard, et avant le soir notre foin sera rentré.

— Pour cela, il ne faudrait pas l'arrêter en route, Julien...

— Quand je vous dis, grand'mère, que je serai là à temps ! Il ne vous faut pas comme cela vous mêler de moi.

La vieille femme ne répondit pas et le jeune homme s'assit à la table de la cuisine, sur laquelle elle venait de lui servir à déjeuner. Elle resta debout en face de lui tandis qu'il buvait son café bouillant, et, peu à peu, son visage se faisait plus souriant.

C'est qu'il était vraiment beau à voir, son petit-fils, dans son uniforme bien brodé. Il eût été difficile de trouver dans la contrée un soldat ayant

plus fière tournure, et l'on aurait cherché également en vain un meilleur enfant.

— Tu as bonne façon, Julien, dit la grand'mère au bout d'un moment, personne ne prétendra le contraire, mais c'est égal, ça me fait peine de te voir t'en aller aujourd'hui. Au moment des foins les paysans ont autre chose à faire qu'à se laisser ainsi inspecter. Autrefois, du temps de ton grand-père et de ton père, les choses n'allaient pas comme ça.

— Allons donc, grand'mère ! Et les revues, et les avant-revues ?...

— C'est vrai, murmura-t-elle, et de fameuses occasions de déroute que c'étaient.

— Voilà le moment de partir, si je ne veux pas être en retard, s'écria Julien en s'emparant de son fusil et de son sac, déposés près de lui sur un banc.

Quant il eut achevé de boucler son ceinturon, il se baissa pour embrasser, comme il le faisait chaque fois qu'il la quittait, la vieille femme toute ridée qui l'avait élevé et qui n'avait plus que lui à aimer en ce monde.

Elle l'accompagna jusque dans la cour, sur laquelle ouvrait la porte de la maison, et regarda, en branlant la tête, les nuages qui montaient à l'horizon et les vapeurs blanches jetées, comme des voiles légers, sur les prés fauchés qui séparaient son petit domaine du village voisin.

— Il fera de l'orage ce soir, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Il ne faudrait pas l'arrêter en route, Julien.

— Mais il ne l'écouterait plus, il était déjà dans le sentier qui rejoignait la grande route un peu en dessous du village.

Il ne resta pas longtemps seul. De tous les chemins de traverse débouchaient des hommes qui se rendaient, comme lui, au chef-lieu du cercle, et ce fut en nombreuse compagnie qu'il atteignit, un peu avant l'heure fixée, la place ombragée de gros marronniers où devait avoir lieu l'inspection d'armes.

Pas un souffle n'agitait le feuillage ; la chaleur était déjà intense et se faisait péniblement sentir à tous ces hommes emprisonnés dans les hauts cols de leurs uniformes.

— J'espère bien qu'ils ne nous retiendront pas longtemps, dit Julien à un garçon avec lequel il avait fait, l'année précédente, son service de recrue et qui venait de s'approcher de lui pour lui dire bonjour.

— Es-tu donc si pressé ?

— Bien sûr que je le suis. Nous avons du foin à rentrer qui a déjà été mouillé avant-hier ; il ne s'agit pas qu'il le soit une seconde fois et nous aurons de l'orage ce soir !

— Oh ! d'ici à ce soir il y a encore un bout, et puis l'orage attendra peut-être jusqu'à demain. Il y a longtemps qu'on ne s'est vu, il faudra pourtant causer un moment avant de repartir chacun de son côté...

fameux air : *Elle ne croyait pas*, etc., M. K. le fredonna de même.

Il ne croyait pas, dans sa candeur naïve,
Que sa voix de fausset dût gêner ses voisins.

Un de ceux-ci, exaspéré, furieux, se retourne
et murmure entre ses dents :

— Ah ! quelle brute !... quelle brute !

M. K. se retourne, non moins furieux.

— Serait-ce de moi, par hasard, que vous parlez ainsi ?

— Oh ! non, monsieur, je vous en prie. C'est de ce satané ténor, qui m'empêche de vous entendre.

Style réglementaire. — On lit dans un règlement de fromagerie :

« Il est interdit à chaque sociétaire d'acheter des veaux pour les engraisser. Chaque contrevenant paiera à la Société cinq francs de dommages-intérêts, s'il est engraisé dans la saison comprise dès le 1^{er} octobre au 1^{er} juin. »

LES VIEILLES CHANSONS

PUISQUE le *Conteur* bat le rappel des vieilles chansons, nous écrivons un de nos abonnés, en voici une qui fut jadis très chantée dans nos campagnes. Elle doit être d'origine française.

LA FÊTE DU VILLAGE

I

Annette et puis Lubin,
S'aimant à la folie,
Vont unir pour leur vie,
Leur avenir demain.
Aujourd'hui qu'on apprête
Cornemuse et musette,
Et que chacun répète
Au son du tambourin :

Refrain.

C'est aujourd'hui la fête du village :
Préparez-vous, fillettes au blanc corsage,
Venez, dansez, car sous ce vert feuillage
Chaque garçon s'est donné rendez-vous.
Amusez-vous, faites les fous,
Car c'est pour vous les plaisirs du jeune âge.

II

Le curé du village,
Homme modeste et sage,
Au cabaret voisin
Trinque avec Mathurin.
Près de lui sa servante
Que le diable tourmente,
Pendant qu'on rit, que l'on chante,
Boit comme un sacristain :

Refrain.

Une poussée, occasionnée par l'entrée en scène de deux dragons qui arrivaient au grand galop de leurs chevaux, les sépara, mais ils se retrouvèrent après l'inspection.

Dix coups frappaient justement à la vieille horloge du bourg et Julien déclara qu'après tout il n'y avait pas lieu de trop se plaindre. Avant midi il serait de retour à la maison n'ayant perdu qu'une demi-journée.

— Perdu ! s'écria son compagnon qui aimait les belles phrases, le temps que l'on consacre au service de la patrie n'est jamais perdu.

— Avec ça que les foins n'ont pas plus besoin de nous qu'elle !

— Tu m'ennuies avec tes foins, tâche de les oublier un moment et viens boire un verre avec moi.

— J'aimerais mieux ne pas m'arrêter...

— Voyons, ne fais pas tant de ces façons, ce n'est pas quelques minutes qui te retarderont beaucoup, et par cette chaleur il faut pourtant prendre quelque chose.

— Au fait, j'ai de l'avance, et puis, tu as raison, il fait terriblement chaud, d'ailleurs, un verre c'est vite bu.

Ils entrèrent ensemble dans la grande salle de l'auberge communale, déjà encombrée de militaires, des amis, des parents, tout au moins des connaissances, et très vite les conversations s'engagèrent, si animées, si intéressantes, que lorsque

III

Puis lorsque midi sonne,
Au loin l'archet résonne.
Soudain chaque personne
Court à l'endroit du bal.
Sainte vierge Marie !
Dote encore, je t'en prie,
Le hameau, la prairie
D'un bien tendre régal :

Refrain.

IV

Les papas, les mamans,
Sans bâton ni béquille,
Prennent part au quadrille
Comme s'ils avaient vingt ans.
Les danseurs, les danseuses,
Les valseurs, les valseuses,
Aux poses gracieuses
Passent d'heureux moments.

Refrain.

V

Pour terminer gaîment
La fête printanière,
Il faut d'une rosière
Le doux couronnement.
On l'a vue jeune et belle,
Et puis surtout fidèle ;
Combien de demoiselles
En peuvent dire autant.

Refrain.

FIN

Passe-temps de quinzaine.

Le mot de la *charade* de notre numéro du 7 mars est « Merveille ».

Onze réponses justes. Prime échue à M. Eugène Margot, Côte 16, Chaux-de-Fonds.

Problème.

Un oncle, qui a moins de 20 neveux et nièces, leur donne toute sa fortune.

Chaque neveu reçoit 4000 francs et chaque nièce 3000 francs.

La somme totale, léguée aux neveux forme les $\frac{3}{4}$ de celle qui revient aux nièces.

On demande quelle est la fortune de l'oncle et celle de ses neveux et nièces ?

Primes : 1 vol. broché, *Les Martyrs*, par Chateaubriand.

Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

Un ami sûr. — Un de nos lecteurs est « tapé » à intervalles réguliers par un de ses anciens condisciples tombé dans la misère. L'autre jour, il reçut de lui un billet où le pauvre diable le

onze heures sonnèrent à l'horloge, Julien eut quelque peine à en croire ses oreilles.

— Comme le temps passe en bonne compagnie ! fit-il. Quand je pense que je ne voulais rester que juste le temps de boire un verre ! Mais à présent il faut que je me mette en route pour tout de bon. Adieu, Gustave.

— Attends seulement que j'aie fini ma bouteille, répondit le gros garçon, qui l'avait invité, tu peux bien m'accompagner un bout de chemin.

— Je ne demanderais pas mieux, mais cela allongerait trop ma course.

— Pas tant que tu crois, c'est un détour de rien et en prenant par les sentiers tu te rattraperas facilement.

— C'est vrai que je n'aurai qu'à marcher un peu plus vite, mais il faut que tu viennes tout de suite.

— On y va, on y va. — Au revoir, les amis !

Et l'instant d'après ils se mettaient en route. Ils marchaient d'un bon pas allongé en causant gaiement, ce qui les empêchait de trop sentir l'ardeur des rayons du soleil. Comme ils allaient se séparer pour s'en aller l'un à droite, l'autre à gauche, un char plein de soldats les dépassa, les enveloppant d'un nuage de poussière.

— Nous voilà jolis, dit Gustave en regardant d'un air de regret son uniforme devenu soudain tout gris, on en aura à broser avant de pouvoir rentrer tout ce commerce dans l'armoire.

— Sans compter ce qu'on en a avalé, ajouta

priaient de lui « prêter » une pièce de deux francs. La missive se terminait ainsi :

« P. S. — Si jamais tu as besoin de quelque chose, tu peux compter sur moi. »

Soirée de bienfaisance. — Un vieux viveur se présente au comptoir tenu par une charmante Israélite : « O belle Sarah, lui dit-il, m'offririez-vous un verre de champagne ! »

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, répond la jeune fille, que c'était Rebecca qui donnait à boire aux chameaux dans le désert.

A l'école. — Dans une de nos écoles de village, il est question d'une « nichée de caillies ? »

La maîtresse demande aux élèves de lui dire ce que c'est qu'une nichée.

— Mamaiselle ! moi je sais, une nichée, c'est quand les lapins y font les petits.

La maîtresse demande ensuite ce que c'est qu'une « caille ? »

— M'oiselle, s'écrie un autre élève, une caille c'est ce que font les poules.

Au Théâtre, nous aurons demain, dimanche, à 2 $\frac{1}{4}$ heures, *La Dame de chez Maxim's*. Ce sera irrévocablement la dernière de ce très joyeux vaudeville ; la saison touche à sa fin.

Le soir, *Le Ruisseau*, la très intéressante comédie de Pierre Wolf, dont le second acte, qui se passe dans un bar, est tout de vie et de mouvement. Pour terminer le spectacle, *Les surprises du divorce*, 3 actes d'une gaieté folle dont on ne se lasse jamais.

Jeudi prochain, première des *Aventures du Capitaine Corcoran*, pièce à grand spectacle dont les représentations, forcément très limitées, clôtureront la saison de comédie.

*

Au Kursaal, le programme actuel est des plus intéressants : Une illusionniste gracieuse au possible, miss Reine Espérance ; Castel, un clown virtuose excellent et très drôle ; Sultan, le chien calculateur, une merveille de dressage ; le « Globe-Cinéma » avec des vues nouvelles et inédites ; Tabarini trio, un groupe de chanteurs comiques et pianistes excellents ; Hartsons avec ses fantoches électriques, marionnettes absolument remarquables ; miss Laffayette avec sa plastique lumineuse ; Goddin, excentrique sans pareil ; le trio Ausonia, athlètes olympiques, uniques au monde.

Voilà un programme copieux et varié.

Matinée, dimanche, à 2 $\frac{1}{4}$ heures.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

Julien. J'ai la bouche toute pleine de sable,... tiens, c'est la Brune à ton cousin Louis.

Le char s'arrêtait justement devant la première des maisons d'un petit hameau et les six hommes qui l'occupaient sautaient à terre les uns après les autres.

— Eh là-bas, Gustave, cria le conducteur de la bande, en faisant signe aux deux jeunes gens, viens avec nous, il y a place sur le char pour toi et pour Julien Blanc s'il veut nous accompagner.

— Merci, répondit celui-ci en se rapprochant, je vais rentrer chez nous par le plus court ; d'ailleurs vous êtes déjà bien assez de monde.

— Bah ! on se serre, ce n'est pas un ou deux de plus qui y feront. Enfin c'est comme tu voudras, mais au moins entre un moment à la pinte, avec nous, par cette chaleur on a besoin de se rafraîchir.

— C'est vrai qu'il fait rudement chaud, mais vois-tu, je suis un peu pressé, le foin...

— Il ne veut pas décamper, ton foin, et puis ce n'est pas le temps de boire un verre qui te retardera beaucoup.

— Un verre, je ne dis pas non, après tout c'est vrai que c'est vite avalé.

Et Julien, l'instant d'après, franchissait le seuil d'une chambre à boire aux murs noircis par la fumée des pipes et les mouches, mais où régnait une fraîcheur qui contrastait agréablement avec la température de la rue.

(A suivre.)